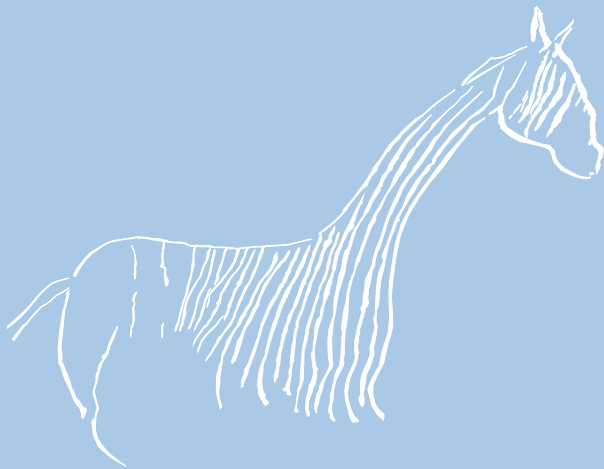




DU PALÉOLITHIQUE AU MÉSOLITHIQUE

Le temps des chasseurs-cueilleurs

EN NORMANDIE



Paléolithique ancien

Paléolithique moyen

- 500 000 ans

- 300 000

- 38 000



Dessin de la fouille de l'abri du Mont-Joly à Soumont-Saint-Quentin (Calvados), par Charles Costard en 1882 (coll. Musée de Normandie).



L'abbé Breuil en prospection, vers 1950, dans la briqueterie d'Oissel (H. Kelley, coll. Musée de l'Homme).



Équipe de fouille de la Cotte de Saint-Brelade entre 1910 et 1920, dirigée par M. Maret, Nicolle et Sinel (R. Mollet, Société jersiaise d'archéologie).



Décapage mécanique du massif dunaire du Rozel qui incorpore des occupations néandertaliennes datées de 80 à 115000 ans.

- 10 000
- 5 100
- 3 300

Inspiré par les découvertes et publications de Jacques Boucher de Perthes au XIX^e siècle, l'intérêt pour la Préhistoire ne cesse de croître au cours de la seconde moitié du siècle et aboutit en 1893 à la création de la Société normande d'études préhistoriques, onze ans avant la fondation de la Société préhistorique française. Cette société savante concerne particulièrement l'ancienne Haute-Normandie et regroupe nombre d'érudits tels P.-J. Chédeville, L. Coutil, A. Dubus, J. Gallois, G. Romain...

Leur terrain de recherche privilégié comporte les briqueteries, les gravières et les sablières, où les vestiges d'occupation se trouvent dans les couches sédimentaires. En effet, ces exploitations de sédiments quaternaires se concentrent particulièrement dans le Bassin de la Seine et sur les plateaux limoneux du Pays de Caux. Ces formations ont permis, dans un premier temps, d'établir une chronologie des implantations humaines, cadre

chronostratigraphique révisé et complété dans les années 1950. Cette révision s'effectue sous l'impulsion de plusieurs spécialistes des formations quaternaires et de la Préhistoire ancienne, comme H. Breuil, H. Kelley, F. Bourdier ou F. Bordes dont la thèse porte sur les limons quaternaires du bassin de la Seine et les industries qu'ils contiennent.

Outre-Manche, les théories de Boucher de Perthes sur l'ancienneté de l'Homme font écho auprès de J. Preswitch, J. Evans et C. Lyell. Dans les îles Anglo-Normandes, les premières investigations sont menées par les Sociétés Jersiaise, créée en 1873, et Guernesaise, fondée en 1882, qui fédèrent des amateurs locaux. Nous leur devons les sondages effectués à Jersey par J. Sinel et E. Lovett, à partir de 1880 dans la grotte de "La Cotte à la Chèvre", et par N. Rybot, J. Sinel, R. Maret et C. Burdo, dans la faille de "La Cotte de Saint-

Brelade", où sont découvertes deux séries dentaires de Néandertaliens. L'étude de ce site majeur est reprise dans les années 1950/1970 par C. McBurney et P. Callow.

En Normandie, dans les années 1970, les érudits manchois, D. Michel et G. Vilgrain apportent à la connaissance avec l'ouverture de chantiers de fouilles de sauvetage sur le littoral cotentinois à Fermanville, Gouberville et Saint-Germain-des-Vaux, suivis par les archéologues G. Fosse et D. Cliquet qui étudient les habitats de Saint-Vaast-la-Hougue et de "Port-Racine" à Saint-Germain-des-Vaux. On retrouve le même engouement en Seine-Maritime avec G. Verron et G. Fosse à Goderville et Épouville, G. Carpentier et L. Vallin à Tourville-la-Rivière et à Houppesville, puis J.-P. Watté pour les sites des plages du Havre et la doline d'Oissel.

Par ailleurs, la découverte de la grotte de Gouy en 1956, par Y. et P. Martin, puis de la

grotte d'Orival, par A. Tomat en 1976, révèlent les "sanctuaires paléolithiques" les plus septentrionaux connus de l'Hexagone. Gouy sera authentifiée par l'abbé H. Breuil en 1958 et Orival par A. Leroi-Gourhan et D. Vialou en 1978.

Dans les années 1990, l'archéologie se professionnalise, ce qui permet de conduire des fouilles d'envergure dans le cadre de l'archéologie préventive. Ces travaux sont dirigés par A. Ropars à Saint-Saëns "Le Pucheuil" et par A. Delagnes à Étoutteville en Seine-Maritime, D. Cliquet à Breteuil-sur-Iton et Grossœuvre, S. Hinguant à Calleville ou encore C. Marcigny au "Long-Buisson" à Guichainville et au Vieil-Évreux dans l'Eure.

Ces différents travaux ont permis de définir le cadre chronostratigraphique et environnemental, notamment sous l'impulsion de J.-P. Latriou.



La coupe sédimentaire de Saint-Pierre-lès-Elbeuf illustre 450 000 ans d'histoire sur 22 m de haut.



La coupe sédimentaire de Tourville-la-Rivière, haute de 16 m, couvre 250 000 ans d'histoire.



Évocation d'un paysage tempéré chaud et de sa faune en rive de Seine à Saint-Pierre-lès-Elbeuf, il y a 410 000 ans (L. Juhel).

Bucrâne (partie du crâne comportant les deux chevilles osseuses) d'Aurochs dans les niveaux fluviaux d'un milieu tempéré frais à Tourville-la-Rivière, vers 220 000 ans (J. Barge).



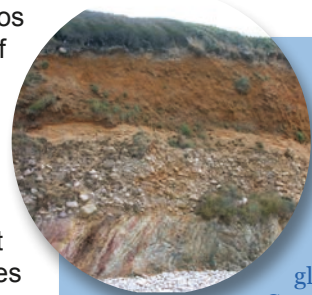
Hémi-mandibule d'un Éléphant antique sur le site de Ranville (Calvados), en contexte tempéré il y a 230 000 ans. La dent mesure 25 cm de long (cl. G. Hervieu).



L'étude des grandes séquences stratigraphiques montre la succession de cycles glaciaires et interglaciaires qui influent sur le couvert végétal et la faune. En période interglaciaire, forêts et prairies hébergent éléphants, rhinocéros, cerfs élaphe, aurochs et chevaux. En période glaciaire, la forêt laisse place à la steppe puis à la toundra. La faune comporte le mammouth, le rhinocéros laineux et le renne. À Saint-Pierre-lès-Elbeuf (Seine-Maritime) quatre cycles susjacent à une nappe alluviale ont été reconnus et couvrent 410 000 ans, tandis qu'à Écalgrain (Manche) deux cycles sont conservés, et illustrent 220 000 ans de sédimentation.

Mais qui sont ces groupes humains qui ont fréquenté la Normandie ? Les premiers indices de peuplement, vieux de 450 000 à 500 000 ans, consistent en quelques silex taillés par *Homo heidelbergensis*, que l'on retrouve jusque vers 300 000 ans. Mais les témoignages les plus

nombreux se rapportent aux Néandertaliens qui ont laissé de nombreuses traces de leurs passages, paradoxalement plus abondantes que celles des premiers hommes modernes (*Homo sapiens*) qui n'occupent que tardivement la Normandie, peut-être pour des raisons climatiques.



La "plage perchée" de l'Anse du Brick (Manche)

La "plage perchée" de l'Anse du Brick à Maupertus illustre les variations des niveaux marins liés aux phénomènes glaciaires et interglaciaires.

Cette plage datée entre 115 000 et 121 000 ans, correspond à un haut niveau marin du dernier interglaciaire, tempéré. En période glaciaire, les précipitations accumulent de grandes quantités de neige sur les glaciers, ce qui se traduit par une régression des lignes de rivage.

La connaissance des milieux naturels est fondée sur l'étude des sédiments et des vestiges qui leur sont associés. Si certains sont directement accessibles sur les sols archéologiques, d'autres nécessitent le recours à des spécialistes des disciplines connexes de l'archéologie qui permettent de reconnaître les traces laissées par des matières organiques invisibles à l'œil nu. Ces organismes, ou leurs traces chimiques, permettent de mieux caractériser les environnements dans lesquels vivaient les humains au Paléolithique.

Notre connaissance des grands espaces est déduite de l'étude des grands mammifères, qui se déplaçaient sur de très longues distances en lien avec les transhumances saisonnières et les changements climatiques. Cependant, l'étude du milieu local peut également être appréhendée par le biais de la détermination d'espèces moins démonstratives (mollusques, insectes, microfaune) qui sont spécifiques à

différentes niches écologiques. Ces dernières traduisent des ambiances environnementales spatialement limitées et, de ce fait, participent à une meilleure définition des milieux.

Le couvert végétal peut aussi être approché par la palynologie (étude des pollens) qui nous renseigne sur les grandes tendances environnementales, les pollens et les spores se déplaçant sur des distances parfois considérables. Par ailleurs, la détermination des charbons de bois peut illustrer le couvert végétal local, quand les foyers ont été aménagés à même le sol et ont consommé les espèces endémiques, mais aussi les essences végétales apportées par les Paléolithiques sur leur lieu de vie. Les charbons collectés montrent, soit une utilisation de tous les combustibles végétaux utilisables dans le proche environnement, soit une sélection des essences, vraisemblablement en lien avec des activités spécifiques, comme le fumage des viandes.

Sur la piste des premiers hommes : peuplements et fossiles humains



Galets aménagés en quartzite (1) et en schiste (2), encoche (3), racloir (4) et éclat laminaire (5) en silex de Barneville.

Biface, outils denticulés et racloir en silex provenant d'un sol d'occupation à Saint-Pierre-lès-Elbeuf.



Trois ossements du bras gauche d'un adulte néandertalien vivant à Tourville-la-Rivière il y a environ 200 000 ans, en regard d'un bras droit moderne (D. Glikzman, Inrap).



Séries dentaires de deux individus néandertaliens (vers 110 000 ans) trouvées à "La Cotte de Saint-Brelade", sur l'île de Jersey.

Les vestiges les plus anciens relatifs aux premiers peuplements de la Normandie ont été mis au jour sur les sites de Guichainville et Le Vieil-Évreux (Eure), il s'agit de quelques silex taillés vieux de 500 à 450 000 ans.

À Saint-Pierre-lès-Elbeuf (Seine-Maritime), quelques éclats de silex, dont un éclat de façonnage de biface, ont été mis au jour sur une berge de la Seine, où des ossements de cerf et de rhinocéros ont été trouvés. Cependant, le mauvais état de surface des ossements ne permet pas de savoir si ces portions de carcasses ont été charognées (récupération de viande sur des animaux morts). Le sédiment, constitué de concrétions carbonatées appelées tuf, a permis la conservation d'un thorax de mouche qui témoigne d'un climat chaud et humide, il y a 410 000 ans.

Enfin, sur le littoral cotentinois, plusieurs outils en pierre ont été retrouvés à Barneville (Manche) sur un haut de plage en contexte

interglaciaire, il y a 320 000 ans. Ceux-ci sont confectionnés dans des galets collectés dans les cordons littoraux. Il s'agit de galets aménagés (galets taillés) en quartzite et en schiste, d'éclats de silex pour certains transformés en outils : encoche et racloir.

Tous ces vestiges sont associés à des sédiments de contexte interglaciaire, correspondant à un climat tempéré.



Le Rozel : dans les pas de Néandertal

La présence des premiers Hommes peut être appréhendée par la découverte de vestiges plus fugaces illustrant ces populations. L'exceptionnelle conservation d'empreintes de pas et de mains mises au jour au Rozel (Manche) dans des niveaux vieux de 80 000 ans, représentent actuellement 99 % des empreintes néandertaliennes connues dans le Monde.

Du fait de l'acidité des sols, les vestiges osseux sont rarement conservés en Normandie, et *a fortiori* les restes humains. Seuls deux sites en ont livré quelques-uns : Tourville-la-Rivière (Seine-Maritime) et "La Cotte de Saint-Brelade" à Jersey.

À Tourville, trois ossements incomplets d'un bras gauche appartenant à un adulte ont été mis au jour, associés à des vestiges de faune abandonnés par le fleuve sur une berge. Ce site de la vallée de Seine était bien connu pour avoir livré des restes de faunes d'environnements froids (mammouth, rhinocéros laineux) et tempérés (cerf, cheval, aurochs...). C'est dans ces niveaux datés entre 226 000 et 183 000 ans que le fossile humain de Tourville a été trouvé.

À "La Cotte de Saint-Brelade", les fouilles effectuées en 1910-1911 ont livré une série de treize dents appartenant à deux néandertaliens et, en 1915, un petit fragment de l'occipital d'un enfant supposé néandertalien. Ils seraient datés du début de la dernière glaciation, vers 110 000 ans.

Ce site consiste en une faille ouverte dans le granite qui conservait une succession de niveaux d'occupations de 40 m de puissance correspondant à 250 000 ans de sédimentation. Ce remplissage a été érodé lors de l'avant dernier réchauffement climatique, il y a 120 000 ans, se traduisant par une remontée du niveau marin. Ainsi, Jersey changeait de statut, parfois île, parfois reliée au continent. Enfin, ce site est surtout réputé par la présence de crânes de mammouths qui auraient été apportés par les néandertaliens à l'intérieur de la faille.

Gestion de l'espace, notion de territoire et sites d'habitats



Amas de débitage d'un rognon de silex à Gouberville, vers 180 000 ans (G. Vilgrain) et contour d'un abri à "La Roche Gélétan" à Saint-Germain-des-Vaux.



Évocation du paysage à Ranville il y a 230 000 ans : un troupeau d'Éléphants antiques évolue dans une prairie-parc, ou steppe boisée, et un groupe humain récupère de la viande sur une carcasse (L. Juhel).



Foyer construit de "Port-Pignot" à Fermanville vers 200 000 ans (G. Verron).



territoire et sites d'habitats



Évocation de l'habitat de pied de falaise de "La Mondrée", alors que le niveau marin se trouvait 20 m plus bas qu'actuellement (L. Juhel).

Ossements de cerfs et de chevaux sur l'aire de travaux de boucherie du Rozel.



Les foyers superposés de "Port-Racine", alimentés en pin sylvestre, étaient dédiés au fumage des viandes.



En fonction du contexte environnemental et de la nature des vestiges conservés, les sites normands illustrent divers aspects de la vie quotidienne des chasseurs-cueilleurs de la phase ancienne du Paléolithique moyen (300 000 - 130 000 ans).

À Tourville-la-Rivière (Seine-Maritime), gisement paléontologique majeur, la présence de l'homme est surtout attestée par des niveaux comportant du mobilier lithique, dont les éclats et les lames ont été utilisés pour la récupération de viande. En effet, la vallée attirait de nombreux herbivores et leurs prédateurs : le lion, la panthère, l'hyène et l'homme. Bien que chasseur, ce dernier ne dédaignait pas récupérer la viande sur les carcasses abandonnées par les fauves. C'est peut-être autour d'une carcasse d'éléphant de forêt mort naturellement que les Paléolithiques ont organisé une aire de travaux de boucherie

à Ranville (Calvados), vers 230 000 ans, apportant sur le site des portions de carcasses de cerfs et d'aurochs et leur matériel de découpe (éclats et outils).

Les sites du Cotentin donnent davantage d'informations sur l'habitat, qui pouvait comporter des cabanes ou abris, comme à Gélétan (Manche), des foyers, tels que ceux de Gélétan et Port-Pignot (Manche) ou des amas de débitage d'éclats, illustrés à Gouberville (Manche). Sur ces sites, les préhistoriques, entre 220 000 et 150 000 ans, mettent à profit les reliefs naturels : pied d'abrupts, criques, couloirs d'abrasion sculptés par la mer, dépressions naturelles... "pièges" qui ont favorisé la conservation des niveaux archéologiques, déstructurés ailleurs par l'érosion et les phénomènes géologiques. Ces occupations ont lieu soit en contexte tempéré (interglaciaires), soit en ambiance fraîche de froide (début ou fin de glaciation).

Les témoignages deviennent plus nombreux pour le Paléolithique moyen récent (130 000 - 40 000 ans). Comme pour la phase ancienne, les sites les mieux préservés se rencontrent dans le Cotentin, avec les habitats de pied de falaise de "Port-Racine" à Saint-Germain-des-Vaux et de "La Mondrée", à Fermanville, datés d'environ 70 000 ans.

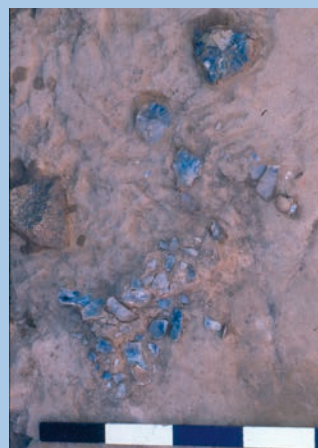
Le site de "La Mondrée" se trouve actuellement 20 m sous le niveau de la mer, ce qui indique des variations des niveaux marins liés aux phénomènes climatiques pendant les périodes glaciaires et interglaciaires. Sur ces sites, la vie et les activités s'organisaient autour de foyers alimentés en combustible d'origine végétale, collecté dans les environs.

Des groupements de foyers, dissociés des aires d'habitat, témoignent d'activités liées à l'utilisation du feu, vraisemblablement destinés à la conservation des viandes (fumage). Sur les sites de "Port-Racine", de Saint-Vaast-la-Hougue et du

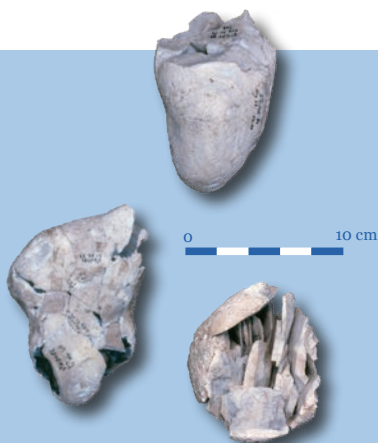
Rozel, datés entre 80 et 70 000 ans, l'utilisation quasi exclusive du pin sylvestre atteste d'une sélection du combustible, contrairement à ce que l'on rencontre dans les foyers domestiques, où les essences sont plus variées.

L'exceptionnelle conservation des sols et des vestiges organiques au Rozel illustre ce que pouvait être la vie d'un groupe de 12 à 15 individus évoluant au sein d'un territoire. Contrairement aux idées reçues, c'est l'ensemble du groupe qui se déplaçait au gré des saisons sur un vaste territoire. Deux zones concentrent 1090 traces et empreintes de pas qui témoigneraient d'espaces dédiés aux bébés, aux enfants et aux adolescents. Sur ce site, les chasseurs ont rapporté des cerfs entiers et des portions de carcasses d'aurochs et de chevaux, pour en récupérer la peau, les "abats", la viande et extraire la moelle des os. Sur cette dune, les hommes ont taillé et affuté leurs outils de découpe et ont allumé des foyers. Il est vraisemblable que l'habitat ait été proche.

Fabrication et circulation des objets



Amas de débitage de rognons de silex provenant de Saint-Vaast-La-Hougue (M. Fosse).



Ces remontages d'éclats illustrent les différents concepts de débitages issus d'amas du site de «Port-Racine» : direct, Levallois et laminaire volumétrique.



Productions laminaire et lamellaire de type «Paléolithique supérieur» du Rozel et éclats Levallois en matières premières exogènes de Grossœuvre.



Matériaux de substitution au silex : galet aménagé en grès, nucléus en quartz et raclor en quartz filonien de Saint-Pierre-Église.

Les procédés techniques de production d'éclats et d'outils mis en œuvre à l'Acheuléen et au Paléolithique moyen (450 000 - 40 000 ans) peuvent être approchés par les analyses technologiques des produits de débitage, mais surtout grâce aux raccords et aux remontages. Ainsi a-t-il été possible de comprendre la fabrication d'outils spécialisés, comme les bifaces-hachereaux acheuléens de Saint-Pierre-lès-Elbeuf, ou les chaînes opératoires de débitage d'éclats et de lames. L'étude fine des amas de produits débités a permis de montrer dans les mêmes structures, vers 70 000 ans, des procédés techniques rudimentaires (débitage direct), élaborés (méthode Levallois) et très élaborés (débitage laminaire volumétrique) qu'on pensait n'avoir été mis en œuvre que par l'homme moderne.

Enfin, les objets lithiques nous renseignent sur les déplacements des individus au sein du

territoire parcouru. Ainsi, à Grossœuvre (Eure), vers 125 000 ans les Néandertaliens ont apporté dans leur habitat des éclats Levallois, des outils et des petits blocs de matière première préparés (nucléus), collectés et débités parfois à plus de 80 km. Le même phénomène est constaté à Ranville (Manche), vers 230 000 ans, avec l'introduction, sur le site de travaux de boucherie, d'outils produits dans des matières premières distantes d'au moins 30 km.

Quelques gisements illustrent d'autres comportements, tel l'apport de silex sur le site de production d'outils bifaciaux de Durcet/Sainte-Opportune (Orne), ou de grands éclats et de blocs de silex issus des cordons littoraux, distants d'au moins 7 km à Saint-Pierre-Église (Manche). Ces éléments ont surtout été utilisés pour la confection de pièces bifaciales.

Ces objets révèlent les comportements techniques et cognitifs des Néandertaliens et illustrent les territoires parcourus par les groupes.

Ateliers de production d'outils bifaciaux



Sol de l'atelier de production d'outils bifaciaux de Saint-Brice-sous-Rânes : éclats de confection et outil bifacial.

Outils (raclors bifaciaux et bifaces) des ateliers de production de Saint-Brice-sous-Rânes et de Sainte-Croix-Grand-Tonne.



Pointe foliacée bifaciale des ateliers de façonnage de Saint-Julien-de-la-Liègue. Ces pièces ont leur équivalent en Europe occidentale et centrale.

La Normandie s'individualise par ses ateliers de production d'outils bifaciaux (outils taillés sur les deux faces) datés entre 130 000 et 40 000 ans, implantés sur des gîtes de matière première, les argiles à silex. Certains gisements se trouvent sur les grands placages d'argiles à silex jurassiques des marges du Massif armoricain, comme à Pierrepont et Sainte-Croix-Grand-Tonne (Calvados), d'autres se rencontrent sur les argiles à silex crétacés des plateaux de la Normandie occidentale, tel Saint-Julien-de-la-Liègue (Eure).

À Pierrepont, Sainte-Croix-Grand-Tonne et Saint-Julien, la production d'outils bifaciaux s'accompagne d'une abondante production d'éclats où la méthode Levallois domine, tandis qu'à Saint-Brice-sous-Rânes (Orne), l'activité se focalise sur la production d'outils bifaciaux. Les Néandertaliens mettent à profit les éclats de gel dont la morphologie se prête au façonnage, mais surtout débitent de nombreux supports d'outils

selon des concepts peu élaborés, notamment la gestion multifaciale. Sur ce site, où les outils sont très nombreux, on constate une recherche d'optimisation de la matière première, avec des réaménagements d'outils et de nucléus visant à les transformer en pièces bifaciales, des fracturations volontaires permettant un recyclage... Autant de procédés destinés à économiser le silex alors que la matière première semble actuellement abondante. Pendant l'occupation principale, vers 40 000 ans, les formations superficielles constituées de limons apportés par le vent devaient masquer les grands nappages d'argile à silex, uniquement accessibles dans les incisions créées par les fortes précipitations du Pléniglaciaire.

Si certains gisements couvrent de très grandes surfaces, comme à Saint-Brice-sous-Rânes, ils correspondent pour les autres ateliers à un ensemble de nappes de vestiges se succédant dans l'espace et le temps.



Biface triangulaire en silex de Montgaroult.



Outil en silex à cortex gravé de Saint-Brice-sous-Rânes (J.-L. Piels-Desruisseaux).



Lignite rainuré de Saint-Vaast-La-Hougue (M. Fosse).

Le domaine non matériel de ces populations anciennes reste difficile à appréhender. Si ces préoccupations non matérielles sont évidentes avec le traitement des corps (sépultures, prélèvements d'os *post-mortem*, prélèvements de scalp, anthropophagie), il en va différemment avec les objets dits insolites.

En Normandie les exemples sont peu nombreux, mais explicites. L'exceptionnel biface triangulaire de Montgaroult (Orne), si équilibré dans son volume et si finement façonné, ne pouvait pas être un outil car il aurait été détérioré dès la première utilisation. Il s'agit certainement d'un objet confectionné pour être gardé. Comme pour les pointes foliacées solutréennes de Volgu (Saône-et-Loire), il pourrait correspondre à un mobilier d'accompagnement ou à un objet ostentatoire. Cet objet, découvert en surface à l'occasion de prospections, ne possède pas de contexte archéologique qui permettrait d'en préciser la fonction.

Comme dans d'autres sites néandertaliens, certaines "curiosités" ont été introduites dans les sites d'habitat, tels que des cristaux de quartz à Saint-Pierre-Église et au Rozel, un outil en silex au cortex gravé à Saint-Brice-sous-Rânes (Orne) et un bloc de lignite rainuré à Saint-Vaast-la-Hougue (Manche). Rappelons la présence de fossiles apportés par les Paléolithiques dans les grottes d'Arcy-sur-Cure (Yonne). À ce jour, nous ne pouvons que constater leur présence, sans en expliquer la raison.

Enfin, quelques sites ont livré des colorants : l'ocre est présent à Maastricht (Pays-Bas), à Ormesson (Seine-et-Marne) et au Rozel. Ce dernier gisement a par ailleurs livré un "broyon" qui, portant des traces d'ocre, a dû être utilisé pour fabriquer du colorant.



Bloc de colorant ocre du Rozel.



Fragmentation d'un os long à l'aide d'un galet enfoncé à force dans une diaphyse afin de la fendre pour obtenir des "aiguilles" osseuses (V. Laisné).



Expérimentation de taille d'un biface en silex local à l'aide d'un percuteur en bois de cervidé (C. Lebas).



Foyers expérimentaux entretenus avec des essences végétales attestées par l'anthracologie sur les sites Paléolithique moyen du Cotentin. Ils sont destinés à la cuisson et au fumage des viandes et des peaux pour assurer leur conservation (Y. Léonard).

Les études technologiques apportent un large concours à la connaissance des savoir-faire techniques des artisans paléolithiques. Elles permettent de reconnaître l'organisation de la chaîne opératoire, les intentions du tailleur, la dextérité, les connaissances techniques et la faculté d'adaptation de l'artisan pour pallier les problèmes rencontrés au cours des opérations de débitage et de façonnage.

Cependant, le recours à l'expérimentation devient indispensable pour appréhender certains processus de taille. Il en va ainsi pour la confection des bifaces-hachereaux, où il est impératif de mettre en place le tranchant (appelé coup de tranche) préalablement au façonnage de l'outil. La taille expérimentale a démontré les capacités cognitives (processus mentaux se rapportant à la fonction de connaissance) des hommes du Paléolithique. Ainsi, l'anticipation par rapport au produit souhaité commence avec la collecte de la matière première (sélection

en fonction de la nature et de la structure du bloc, de ses dimensions et morphologie), puis le choix du percuteur. Ce dernier peut être en pierre dure, en pierre tendre, en bois végétal ou en bois animal, dont les propriétés mécaniques étaient connues des artisans tailleurs.

Ces études expérimentales de taille des matières dures minérales ont été développées dès le début du XX^e siècle, notamment par H. Breuil, puis à partir des années 1960 par F. Bordes ou J. Tixier et plus récemment par J. Pelegrin.

L'expérimentation s'applique également à d'autres domaines comme le travail de l'os, de l'ivoire, du bois animal, la préparation des colorants, les techniques de gravure ou de peinture, l'utilisation des propriétés thermiques des foyers... Autant de domaines qui permettent une approche des modes de vie des populations préhistoriques.

Et arriva l'Homme moderne

La fin des Temps glaciaires



Lame aurignacienne en silex d'Épouville.

0 2 cm

Burins et grattoirs en silex du Paléolithique supérieur ancien du site de Lommoye.



Amas de débitage de lames en silex de Rouvres.



Armatures de flèches en silex de Curcy-sur-Orne.

0 2 cm



Évocation de la halte de chasse à l'Aurochs d'Alizay (L. Juhel).

Lignée parallèle à la branche néandertalienne, l'*Homo sapiens*, probablement originaire d'Afrique, essaime dans tout l'ancien monde, puis conquiert l'ensemble du Globe. Il arrive en Europe autour de 38 000 ans par vagues successives et véhicule différentes cultures fondées sur une exploitation intensive des produits animaux.

Ces habiles artisans développent une grande dextérité dans la taille et la confection de l'outillage lithique (productions laminaires en série, retouche à la pression) et dans l'utilisation des matières dures animales (os, ivoire, bois). Celles-ci participent à la panoplie instrumentale (sagaies, bâtons percés, aiguilles...) et à la parure (perles, pendeloques).

Ce sont ces hommes qui favorisent le développement de la pensée symbolique : sépultures, art mobilier et grottes ornées traduisent différentes croyances.

Les traces du passage de ces itinérants

sont actuellement ténues en Normandie, en raison de la localisation septentrionale de la province, des conditions climatiques difficiles et d'une carence de la recherche.

À ce jour, seul le site d'Épouville (Seine-Maritime) a livré une industrie lithique mal caractérisée, rapportable au Paléolithique supérieur initial, correspondant à la mouvance de l'Aurignacien ou du Gravettien. L'assemblage lithique de ce site comporte des produits laminaires et un fragment de lame aurignacienne. Les découvertes récentes effectuées dans les régions limitrophes, comme à Lommoye (Yvelines), laissent espérer la mise au jour de sites illustrant ces cultures en Normandie.

Par ailleurs, une reprise de l'étude des gravures de la grotte de Gouy (Seine-Maritime) pourrait apporter quelques surprises.

Avec l'amélioration climatique du Tardiglaciaire, les hommes modernes, appartenant à plusieurs groupes culturels, investissent le nord de l'Hexagone. Peu illustrés en Normandie, les peuplements magdaléniens sont attestés à Jersey, dans les Yvelines, en Mayenne... Les chasseurs magdaléniens utilisaient la sagaie et le propulseur et fondaient leur économie sur l'exploitation des troupeaux de rennes, de chevaux ou de mammoths. Leur présence, discrète est attestée pour le Magdalénien final dans l'abri-sous-roche de Saint-Pierre-d'Autils (Eure) et dans un petit site de plein air de Routot (Eure), illustrée par des industries laminaires.

L'Azilien s'avère mieux documenté, surtout en Normandie orientale, par plusieurs sites de plein air dont celui d'Ambenay (Eure) où la panoplie instrumentale comporte de petites pointes à dos courbes et des lamelles à dos. Ces armatures étaient utilisées pour confectionner les armes de chasse, témoignant d'une évolution de

l'environnement. Le développement de la forêt s'accompagne de la disparition des espèces froides (mammouth, rhinocéros laineux, renne) et du développement des espèces forestières (cerf, sanglier).

L'extrême fin du Paléolithique supérieur est illustrée par le Belloisien, caractérisé par la production de grandes et petites lames, et de lamelles façonnées au percuteur en pierre tendre. L'outillage comporte des armatures de flèches, témoins de l'utilisation de l'arc. Les sites de plein air regroupent des postes de tailles implantés sur les gîtes de matière première, comme à Acquigny (Eure) ou à Rouvres (Calvados), et des habitats à Calleville ou à Alizay (Eure). Ce dernier site a livré les vestiges d'une habitation circulaire occupée par un groupe de chasseurs d'aurochs.

Enfin, les chasseurs du Paléolithique supérieur ont livré des représentations pariétales, dans les grottes de Gouy et d'Orival (Seine-Maritime).

Le sacré dans les grottes ornées : le sanctuaire de Gouy



Authentification par l'abbé Breuil en 1958, de la "Grotte de Gouy" découverte en 1956 par deux adolescents, Pierre et Yves Martin (ADSM 361J).



La retombée de voûte de la faille qui constitue la grotte du Cheval entre les salles 2 et 3 ne permet pas le passage d'un homme debout et illustre les difficultés d'accès aux panneaux ornés.



Représentation gravée du cheval qui a donné son nom à la grotte de Gouy. Le pelage est figuré par un ensemble de lignes parallèles qui évoqueraient le Magdalénien final (ADSM 361J).



Le panneau dit de "La Ruée" représente un ensemble d'équidés gravés à remplissage quadrillé. Ces traitements de pelage sont plutôt caractéristiques du Magdalénien final (Y. Martin).

Deux grottes ornées normandes témoignent des préoccupations immatérielles des Paléolithiques, du sacré et de systèmes de pensée vraisemblablement complexes et variés, qui ne se réduisent pas aux explications univoques de certains chercheurs contemporains : magie de la chasse, structuralisme, chamanisme, totémisme, mythologie...

Les grottes de Gouy, d'Orival (Seine-Maritime), avec celle de *Church Hole* en Grande-Bretagne, illustrent les manifestations pariétales les plus septentrionales d'Europe.

Au moins deux grottes ornées ouvertes dans la craie du Crétacé sur la rive droite de la Seine ont été découvertes à Gouy : la "Grotte du Cheval" en 1956 et celle dite de "l'Éléphant" en 1965, détruite par des travaux routiers en 1967.

La "Grotte du Cheval" a été amputée de son entrée primitive lors de l'élargissement de la route nationale qui longe la Seine aux alentours de 1930. Ses parois affichent deux

registres graphiques très différents :

- le premier, dans la partie basse de la paroi, comporte des gravures fermement incisées où figurent au moins un cheval, un aurochs, une silhouette féminine de profil, cinq représentations de vulves (dont l'une sculptée), un groupe de sept animaux, un "oiseau", un bison sculpté en bas-relief et de nombreux signes. Des vestiges de "placages rouges" suggèrent la mise à profit de coulée d'oxydes de fer ou l'utilisation de pigments (ocre rouge).

- le second, dans la partie haute, aux gravures extrêmement légères, peu visibles, permet de reconnaître un aurochs au corps quadrillé, dix-sept petits signes triangulaires à remplissage quadrillé et sans doute un signe dérivé des figurations féminines stylisées représentées de profil, comme celles de la "Grotte de la Roche" à Lalinde (Dordogne) ou sur les plaquettes gravées découvertes à Gönnersdorf (Allemagne).

Face à l'impossibilité de réaliser des datations radiocarbones sur les œuvres, seules des comparaisons stylistiques avec des représentations mieux datées, mais pouvant être géographiquement très éloignées, peuvent être envisagées. Deux hypothèses paraissent possibles :

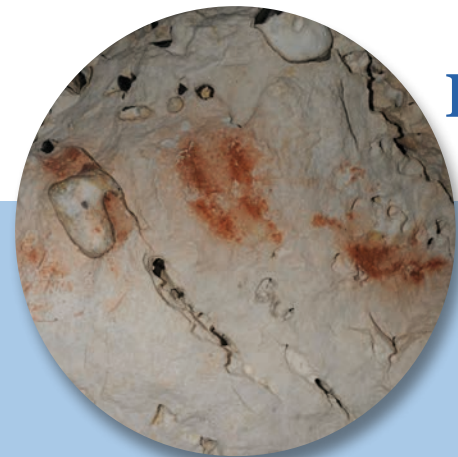
- selon la première, il y aurait deux périodes distinctes de fréquentation de la grotte. Certaines représentations pourraient s'inscrire dans le complexe gravetto-solutrénien, comme le soulignait André Leroi-Gourhan dans son ouvrage *Préhistoire de l'Art occidental* en 1965, qui est suggéré par le style de représentation du cheval à encolure de cygne et à petite tête, reconnu dans d'autres cavités. Ces caractéristiques se retrouvent dans la "Grotte de la Dérouine" en Mayenne, dont les peintures ont été datées d'environ 25 000 ans. D'autres figurations (têtes de chevaux, vulves et signes claviformes) se rapprocheraient plutôt de la

fin du Paléolithique supérieur, période durant laquelle la grotte est assurément occupée, ainsi que le montrent l'industrie lithique découverte lors des fouilles et une datation absolue faite sur un fragment osseux, qui donne environ 12 000 ans.

- selon la seconde hypothèse, l'ensemble se rapporterait à l'extrême fin du Paléolithique car le remplissage des corps des chevaux est un dispositif stylistique qui apparaît partout ailleurs au cours du Magdalénien (à partir de 17 000 ans avant J.-C.). Il sert à représenter le pelage. À Gouy, il se présente sous la forme de lignes parallèles et striées, presque abstraites, et pourrait être considéré comme relevant d'une phase de disparition des canons magdaléniens.

Les nouvelles techniques de relevés (scanner 3D, photogrammétrie), ainsi que les nouveaux protocoles de datation permettront, nous l'espérons, d'apporter un éclairage nouveau sur ce "sanctuaire" très particulier.

La "Grotte du Renard" à Orival



Bâtonnets peints par crachis sur la paroi de la cavité.



Tout comme à Gouy, la friabilité des parois en craie de la grotte d'Orival et son exigüité n'en permettent pas la visite. Ici le plafond de la première salle ne se trouve qu'à 50 cm du sol.



Tracés entrelacés sur la voûte de la première salle.

La "Grotte du Renard" à Orival (Seine-Maritime) se trouve à une dizaine de kilomètres en amont de Gouy.

Cette cavité ouverte à mi pente, sur la rive gauche de la Seine, s'avère moins démonstrative avec au moins deux véritables compositions. Seules les deux premières salles d'un réseau karstique plus développé auraient été fréquentées par les Paléolithiques.

Les figurations pariétales se rencontrent principalement dans la première salle. Elles comportent à la fois de la peinture ocre et des gravures peu profondes mais bien marquées dans la craie tendre.

L'ensemble peint, de couleur ocre-rouge, a été obtenu par la technique de la projection au soufflé (crachis), avec utilisation de la main comme cache. Il s'organise autour d'un relief naturel qui incorpore un nodule de silex et comporte plusieurs bâtonnets et ponctuations.

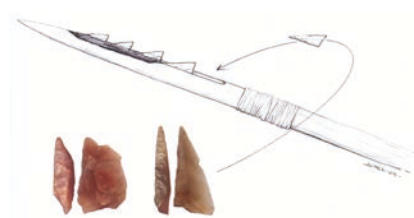
Ces signes peints sont connus dans de nombreuses autres grottes ornées.

D'autres traces de peinture rouge ont été reconnues dans le fond de la deuxième salle.

Des entrelacs gravés sur la voûte de la première salle auraient pu être tracés, selon Yves Martin, à l'aide d'un outil à extrémité arrondie : objet en bois, fragment de ramure de cervidé ou d'os. Selon certains auteurs, dont Yves Martin et Gerhard Bosinski, spécialistes de l'art pariétal, cet ensemble incorporerait des silhouettes féminines schématisées du type Lalinde-Gönnersdorf ce qui daterait la composition de la fin du Magdalénien, vers 12 000 ans.

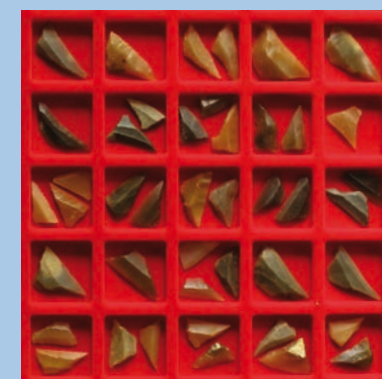
Ces groupes culturels de la fin du Paléolithique supérieur sont également attestés en vallée de Seine dans l'habitat en grotte situé à Bonnières, dans les Yvelines.

Le temps des archers



Fouille en casiers du sol d'occupation mésolithique de Coulmer (Orne) (E. Ghesquière, Inrap).

Sépulture mésolithique en position assise à Alizay. Un parallèle peut être fait avec les sépultures de la nécropole d'Auneau en Eure-et-Loir (B. Aubry, Inrap).



Armatures en silex du site de Omonville-la-Petite, évocation de leur montage sur un fût de flèche (L. Juhel, Inrap), et différents types d'armatures provenant du dépôt de dragage de Saint-Pierre-lès-Elbeuf (P. Dugied et D. Viennot).

Le réchauffement climatique de notre interglaciaire, amorcé il y a environ 11 000 ans, se matérialise par un profond changement du milieu naturel avec le recul de la steppe froide vers le nord et le redéploiement de la forêt de feuillus. Aux grands mammifères des espaces ouverts (mammouth, rhinocéros laineux, renne) se substituent l'aurochs, le cheval et les espèces forestières (cerf, sanglier, ours, castor...). Ces profonds changements modifient fondamentalement les modes de vie. De chasseur itinérant suivant les troupeaux d'herbivores, l'homme devient semi-nomade puis se sédentarise, exploitant toutes les composantes de son environnement. Les Mésolithiques consomment de la viande principalement d'herbivore, menu parfois agrémenté de poissons, de coquillages sur le littoral, de fruits (noisettes, glands, faînes, pignons de pins) et de végétaux (légumes-feuilles, orties, champignons...). Avec la

reconquête de la forêt, l'homme adapte son armement : l'arc se généralise.

Les armatures de flèches sont de précieux fossiles directeurs pour la chronologie et la définition d'espaces culturels de ces populations, dont certaines illustrent les relations trans-Manche il y a environ 10 000 ans. Un outillage lourd composé de haches taillées ou de galets au tranchant poli complète la panoplie instrumentale.

Comme à la fin du Paléolithique supérieur, l'homme occupe soit des abris-sous-roche, comme à Omonville-la-Petite (Manche), soit des huttes circulaires, telles que celles d'Auderville (Manche) ou d'Alizay (Eure). De rares sépultures illustrent le rituel funéraire : inhumation assise d'Alizay, inhumation et crémation accompagnées d'un dépôt de restes d'animaux brûlés à Val-de-Reuil (Eure). Ce sont ces populations qui verront l'arrivée de groupes d'éleveurs-agriculteurs venus de l'est et du sud de l'Hexagone, introduisant de nouveaux modes de vie.

L'histoire de la Normandie ne se limite pas à Guillaume le Conquérant ou aux plages du Débarquement, elle débute avec l'arrivée d'Homo heidelbergensis, ancêtre de l'homme de Néandertal, vers 500 000 ans. Les témoignages les plus nombreux et les mieux conservés sont le fait des Néandertaliens (entre 350 000 et 40 000 ans), ils participent largement à la connaissance des modes de vie de ces chasseurs-cueilleurs, rythmés par les fluctuations climatiques. Du fait de conditions glaciaires, l'Homme moderne n'investit durablement la Normandie que vers 12 000 - 10 000 ans, puis s'implante à la faveur du réchauffement climatique que nous vivons.



Auteur

Dominique Cliquet (SRA Normandie)

Illustrations

Sauf mention contraire, les clichés sont de l'auteur.

Dessins et aquarelles :
Laurent Juhel (Inrap)

Bruno Aubry, Emmanuel Ghesquière et Denis Gliksmann
(Inrap)

Jean Barge, Gilles Hervieu, Véronique Laisné, Yves Léonard, Catherine Lebas, Jean-Luc Piels-Desruisseaux, Guy Verron et Gérard Vilgrain
(PCR "Les premiers hommes en Normandie")

Remerciements
(crédits photographiques)

Philippe Dugied, Martine Fosse, Yves Martin et Denis Viennot
(bénévoles)

Archives départementales de la Seine-Maritime, Musée de l'Homme, Musée de Normandie et Société Jersiaise d'archéologie

Une publication de la direction régionale des affaires culturelles de Normandie

Directeur de publication : Jean-Paul Ollivier

Directeur scientifique : Karim Gernigon

Conception graphique : Patricia Moitrel, Nathalie Bolo et Florence Carré

Avec le soutien de :



Le Conseil départemental du Calvados soutient le projet collectif de recherche "Les premiers hommes en Normandie".



Le Conseil départemental de la Manche soutient la fouille programmée sur le site du Rozel et le projet collectif de recherche "Les premiers hommes en Normandie".



Le Conseil départemental de l'Orne soutient le projet collectif de recherche "Les premiers hommes en Normandie".



L'Inrap assure la détection et l'étude du patrimoine archéologique touché par les travaux d'aménagement du territoire. Il exploite et diffuse les résultats de ses recherches auprès de la communauté scientifique et concourt à la diffusion culturelle et à la valorisation de l'archéologie auprès du public.



Le ministère de la Culture a pour mission d'inventorier, de protéger et d'étudier le patrimoine archéologique, de programmer, contrôler et évaluer la recherche scientifique. Ces missions sont assurées par les services régionaux de l'archéologie des directions régionales des affaires culturelles.



Contact DRAC Normandie :
sra.drac.normandie@culture.gouv.fr
02 31 38 39 19

Diffusion gratuite
ISSN 2495-9790

ARCHÉOLOGIE EN NORMANDIE